



ELSEVIER

Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



REVUE GÉNÉRALE

Médecine et assistance à Tours au Moyen Âge : un millénaire fondateur[☆]

Care and cure in Tours in the Middle Ages: A founding millennium

F.-O. Touati

EMAM CNRS, université de Tours, Tours, France

Reçu le 9 mai 2022 ; accepté le 9 mai 2022

Disponible sur Internet le 25 juillet 2022

MOTS CLÉS

Histoire de la médecine ;
Moyen Âge ;
Vallée de Loire ;
Hôpital ;
Léproserie

Résumé Depuis le IV^e siècle au moins, avec saint Martin, Tours offre un cadre d'élection à l'exercice de la médecine et de l'assistance. Grossie par un flux continu de malades cherchant la guérison auprès de ses sanctuaires réputés à l'échelle de l'Occident, la cité ligérienne s'affirme comme un lieu d'enseignement médical à l'époque carolingienne. Elle apparaît, dès lors, pourvue de nombreux médecins, en connexion avec d'autres centres d'envergure internationale (Chartres, Salerne), porteurs du renouveau des sciences au XII^e siècle. L'accueil monastique et canonial (Marmoutier, Saint-Martin, Saint-Maurice, Saint-Julien) se démultiplie alors dans et autour de l'agglomération (Saint-Côme, Saint-Lazare). À côté de la documentation écrite, l'examen des vestiges ostéologiques confirme également le développement de la pratique chirurgicale. C'est un panorama de ce développement millénaire qu'on propose de découvrir ici.

© 2022 l'Académie nationale de médecine. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

KEYWORDS

History of medicine;
Middle Ages;
Loire Valley;
Hospital;
Leprosarium

Summary Since at least the 4th century, with Saint Martin, Tours has been a choice setting for the practice of medicine and assistance. Swollen by a continuous flow of patients seeking healing at its sanctuaries, which were renowned throughout the West, the city of Tours became a place of medical education in the Carolingian period. From then on, it appeared to have a large number of doctors, in connection with other international centres (Chartres, Salerno), who were the bearers of the revival of science in the 12th century. Monastic and canonical institutions (Marmoutier, Saint-Martin, Saint-Maurice, Saint-Julien) then multiplied in and around the town (Saint-Côme, Saint-Lazare). Alongside the written documentation, the examination of osteological remains also confirms the development of surgical practice. This is a panorama of this millennial development that we propose to discover here.

© 2022 l'Académie nationale de médecine. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

[☆] Journées des 27 et 28 septembre 2021 délocalisées à Tours.

Adresse e-mail : francois.touati@univ-tours.fr

Depuis le IV^e siècle au moins, avec saint Martin, Tours offre un cadre d'élection à l'exercice de la médecine et de l'assistance. Une vocation scellée par les circonstances mêmes de son arrivée :

« On réclama que Martin devienne évêque de l'Église de Tours. Mais comme on ne pouvait facilement le faire sortir de son ermitage, un des membres de la cité, un dénommé Rusticius, feignit d'avoir sa femme malade, et, se jetant à ses pieds, réussit à le faire venir » [1].

Entre le partage du manteau avec un pauvre grelottant dans un faubourg d'Amiens et le baiser au lépreux à la porte de Paris, l'épisode est emblématique. Rapporté du vivant même de Martin (316–397) par Sulpice Sévère (v. 363–410/429), il est appelé à être durablement célébré par le flux continu de malades cherchant la guérison auprès de son tombeau et de ses autres sanctuaires réputés à l'échelle de l'Occident : séjournant à Marmoutier en bord de Loire, visitant Saint-Julien dédié à un autre thaumaturge, venus de fort loin (d'Italie ou de Jérusalem) et la plupart du temps à pied, à l'issue d'un parcours au long du fleuve royal, lui-même ponctué d'étapes sacralisées, comme Saint-Benoît-sur-Loire ou Saint-Mesmin de Micy près d'Orléans. D'autres lieux compléteront progressivement ce large itinéraire durant tout du Moyen Âge et au-delà ; on songe, bien en amont, à La Charité-sur-Loire au nom programmatique et, en se rapprochant, à Cléry, Cormery, Noyers, Bourgueil, Saint-Florent de Saumur, certes à fonction religieuse ou spirituelle éminente, mais pas seulement. À destination des corps souffrants, ils offrent des gîtes d'accueil et de soins, des centres d'apprentissage de la pratique médicale et, pour certains, des cadres d'enseignement de la médecine appelés à rayonner vers d'autres horizons.

Après Martin, d'autres figures, clercs ou laïcs, hommes et femmes, incarnent cet engagement au secours de toute déficience vécue, passagère ou chronique, physique ou économique, morale ou psychologique. Des plus petits aux plus grands, cette chaîne d'une tradition fondatrice s'étend jusqu'à Jeanne-Marie de Maillé (1331–1414), qui prodigue ses secours aux nouveau-nés, aux femmes enceintes dans la misère autant qu'aux vagabonds et aux lépreux qu'elle héberge chez elle, à proximité de la basilique si fréquentée, sans oublier l'entourage médical pléthorique auprès des rois installés à Tours au XV^e siècle [2–4].

Une destination majeure en quête de guérison

Élu au siège de saint Martin en 573, Grégoire de Tours († 594) est un témoin direct de l'ample fréquentation de la basilique martinienne par les malades. Lui-même était venu dix ans plus tôt de son Auvergne natale se soigner de ses fièvres et pustules malignes : peut-être s'agissait-il d'une simple rougeole ou, plus dangereuse, de la variole dont il décrit la poussée épidémique associée à la dysenterie qui affecte la ville aux côtés d'autres ? Parmi près de 800 mentions pathologiques qu'il rapporte dans son œuvre prolifique, plus d'un quart concernent les « miracles » opérés à Tours auprès du tombeau du saint : une attractivité au long court, puisqu'en dehors de l'aire régionale (Berry, Maine, Anjou), la provenance des patients s'étend des rives de l'Adriatique à la Péninsule ibérique, des Flandres à la Bourgogne et à la

Normandie. On discerne une majorité d'hommes (66 %), peu de femmes (14 %), mais davantage d'enfants (20 %) et la prédominance de certaines affections : fièvres (alors vues comme maladie et non comme symptôme), ophtalmies, dysenterie, infirmités motrices neurologiques, malformations, paralysies, anorexie, démence (« possession ») [5,6]. Si tout diagnostic rétrospectif reste hasardeux, ce spectre nosographique recouvre une part de syndromes nerveux ou consécutifs à des troubles vasculaires (hypertension, AVC) qui semble significative : faut-il invoquer un état de stress ? Grégoire est extrêmement attentif à la description et à la dénomination des multiples cas qu'il rapporte, à commencer par le ressenti de ses propres maux, la survenue soudaine d'intenses céphalées par exemple, irradiant aux tempes dont il relève la « pulsation des veines », la compression oculaire causant un écoulement lacrymal et un cillement intense. Sans être médecin lui-même, son vocabulaire reflète sa connaissance des concepts et des termes de la médecine galénique relatifs à l'anatomie ou au système humoral. Il prend, notamment à propos de lèpre, ses distances avec un diagnostic trop rapidement posé.

Ardent promoteur du culte martinien, c'est à une véritable célébration de la vocation thérapeutique qu'il consacre sa cité : il en étend l'emprise allant jusqu'à faire orner les murs de sa cathédrale de peintures des guérisons constatées et déposer des reliques de saints martyrs chirurgiens Côme et Damien dans la sacristie adjacente [7]. Pour autant et précisément, Grégoire est loin de considérer la médecine de l'âme pour exclusive. Comme la mémoire semble s'en être encore maintenue quatre siècles plus tard, selon Odon de Cluny à la fois tourangeau et ancien chanoine de la basilique Saint-Martin (c. 880–942), Grégoire « opérait pour les malades beaucoup de choses qu'il serait trop long de raconter » : loin de tout mépris du corps, il loue les vertus de saint Martin, seul « assez grand médecin pour apporter autant la guérison corporelle que spirituelle ». « En homme humble et discret, Grégoire commençait par s'administrer des médicaments matériels, mais plus il recherchait avec modestie ceux-là, se jugeant indigne de recevoir l'assistance d'un miracle, plus la bonté divine tenait en réserve pour lui sa puissance comme unique médicament » confirme Odon [8]. Aussi, évoque-t-il à de nombreuses reprises le recours à la pharmacopée « classique » : antidotes et pigments, huile de rose, hysope, pyrèthre, onguents et baumes de toute nature, ou encore la célèbre thériaque (panacée dont la part d'opium garantit au moins l'efficacité analgésique, sédative et anti-diarrhéique). Sans oublier la saignée. Lui-même dispose d'un médecin, Armentarius, paré du titre d'origine grecque d'« archiatre » (responsable des soins), qui se voit demander de préparer une potion formée de poussière du tombeau de saint Martin [1]. . . Pareil traitement pourrait apparaître à première vue étrange (du moins sur le plan physique) s'il n'était la possible action d'un carbonate issu de la pierre de l'édifice, selon une prescription destinée à soigner une diarrhée ou des maux digestifs. Peut-être, du reste, aurait-on tort de tenir pour totalement négligeables les processus thérapeutiques parallèlement mis en œuvre au tombeau du saint : effets psychologiques susceptibles de déclencher une catharsis, fruit d'un saisissement individuel ou collectif, jeûnes, prosternations et pratiques d'incubation héritées de l'Antiquité,

rémission par apaisement sous la protection d'un toit salvateur durant un séjour souvent long sur place et donc l'assurance d'une prise en charge matérielle. La charge de sacralité accordée au contact direct ou indirect avec les reliques, toucher du tombeau, des tissus qui le drapent, poussière ou poudre de la pierre sépulcrale, est ici essentielle : leur mélange ou leur immersion avec une potion à base d'eau ou de vin (saint vinage), avec une huile adoucissante et désinfectante des parties du corps, un collyre en cas de trouble visuel ou de cécité, ou avec une cire supprimant la surdité causée par un catarrhe ou un bouchon de cérumen, ne sont en rien une entrave d'efficacité.

Comme l'attestent les récits d'Hebernus, abbé de Marmoutier, devenu archevêque de Tours, ou d'Odon de Cluny au Xe siècle, la réputation tourangelle ne faillit pas [8,9]. Elle s'est même trouvée renforcée avec la présence répétée des souverains carolingiens, à commencer par sa défense  eminentement par Charles Martel en 732 ; Pépin le Bref y termine ses jours tandis que Charlemagne y convoque une assemblée des grands avant son couronnement impérial en 800 et le décès de son épouse Liutgarde inhumée dans la collégiale, comme le sera Judith, épouse de Louis le Pieux. Ce n'est donc pas par « accident historique », fût-il « heureux » (Ch. Lelong), que le futur empereur y nomme Alcuin, clerc d'origine anglo-saxonne, abbé de Saint-Martin et de Saint-Paul de Cormery en 796 [7]. Le rayonnement de la cité ligérienne auquel va contribuer cette figure intellectuelle la plus célèbre de la cour est bien connu : il rêve de la transformer en « nouvelle Athènes ». Outre ses louanges attendues à saint Martin, *medicus* et *archiater pius*, mais moins à la ville qu'il juge resserrée et « rustique », malgré le « long cort ege des chretiens qui défilent dans ses murs », son intérêt majeur pour la médecine mérite d'être souligné [10]. Depuis Tours, ses lettres le voient traiter de toutes les infirmités, des fièvres, de troubles oculaires ou encore de l'état de vieillesse, indépendamment de toute exégèse métaphysique. Il y préconise des régimes diététiques, l'usage thérapeutique des simples et des médicaments les plus divers qu'il envoie et échange avec ses correspondants à l'échelle de l'Empire. Chantant les vertus médicinales des plantes de Cormery dans l'une de ses épigrammes, il adresse même à Charlemagne un panegyrique dithyrambique des médecins de la cour qui leur vaut d'être hiss es au « rang le plus louable » de la soci ete. C'est à travers son enseignement que se révèle peut-être aussi une part majeure du programme de rénovation médicale alors envisag e. Ainsi, décline-t-il, parmi ses topiques destin es à tous ses élèves, l'argumentation simple mettant en évidence l'utilité de la médecine. De même, dans le cadre de l'éducation aux arts libéraux, il dispense au jeune fils de Charlemagne, Pépin († 810), une initiation au vocabulaire anatomique et aux fonctions des diverses parties du corps.

Par le biais de son élève venu à Tours, Raban Maur (788–856), cet enseignement s'amplifiera jusqu'aux confins de la Germanie. Après le concile précisément tenu à Tours en 813 et prévoyant pour la première fois l'usage de la langue romane, qualifiée selon l'expression reprise d'Alcuin, de « rustique », ou celui de la langue tudesque (allemande) par les évêques s'adressant aux fidèles « afin de mieux comprendre », il n'est pas indifférent que Raban fasse diffuser par son disciple Walahfrid Stabon, un Lexique latino-germanique des parties du corps humain. . . Thérapie de l'esprit, thérapie

de la chair. Un outil de savoir essentiel pour un développement de l'assistance au plus grand nombre.

Le développement de l'assistance

Tel est l'un des objets du concile réuni dans la basilique Saint-Martin le 18 novembre 567. Après avoir confi e aux évêques la charge de répartir le produit des donations royales au clergé et aux pauvres et de « pourvoir, selon les possibilités, aux vivres et aux vêtements des pauvres et des malades que l'infirmité empêche de travailler de leurs mains », l'assemblée élargit cette obligation aux prêtres et à tout laïc (« tout citadin »), « chacun devant nourrir ses propres pauvres » [11] ! En 799, la restauration de la dîme, c'est-à-dire un prélèvement du 10^e des revenus dont le tiers doit revenir aux indigents, appuie ce dispositif.

Au moins quatorze établissements d'assistance sont connus à Tours durant le millénaire m edieval. Même si les thermes, essentiels à l'entretien physique, semblent avoir fonctionné jusqu'au VII^e siècle, la basilique en est le premier pôle. L'édifice et son atrium en deux parties sont le lieu de convergence privil egi e, agr ement e d'un ou plusieurs portiques, qu'il faut imaginer comme des galeries surmontées de logis. C'est là, « au saint porche », comme le décrit Grégoire de Tours au VI^e siècle, « qu'afin d'assurer le nécessaire, chaque jour sont distribuées les aumônes des pauvres » sans doute préalablement inscrits sur un registre (la matricule) [6]. C'est là que sont reçus les malades qui peuvent y séjourner fort longtemps, dans l' glise même nuit et jour, jusqu'à près de trois ans comme, par exemple, dans le cas du sourd-muet Th eodemon d'être recueilli, guéri (sic !), par la veuve de Clovis († 511), la reine Clothilde à laquelle on attribue la fondation d'un monastère-hospice tenu par des femmes, d'où la dénomination de Saint-Pierre-aux-Pucelles [le-Puellier] [6,12]. D'autres petits hospices (*pauperum hospitalia*) ou hébergements s'installent progressivement dans le clo tre martinien, Saint-Clément, Saint-Jacques de l'Aumône, sans compter la propre infirmerie des chanoines, Saint-André. En leur voisinage, comme l'a montré Luce Pietri, les p elerins les plus souffrants sont accueillis par la communauté masculine de Saint-Venant, ou celle fondée avant 561 par la reine Radegonde, bientôt suivie par celle des moniales qui s'agr egent à la riche chartraine Mon egonde [13]. Un hôpital des nobles (*hospitalis nobilium*), ras e en 1356 au moment de la construction de l'enceinte de Châteaufort, y trouvera également sa place [14]. L'importance de l'accueil et de l'assistance prodiguée justifie l'adoption en 818 du statut canonial par les pr es de 200 membres du clergé de Saint-Martin. Mieux que l'état monacal, principalement vou e à la prière, il permettait une disponibilité plus grande au service des hôtes et des soins à leur apporter. On comprend également l'enjeu des protections royales ou aristocratiques les plus élevées afin de financer ce soutien face à des besoins exponentiels comme le montre la croissance du bourg alentour, une fois pass e le danger des invasions normandes. En retour, l'implication charitable la plus directe, comme celle que déploie le comte d'Anjou Foulque le Bon (942–960) portant, par exemple, un lépreux de Port-Cordon   Saint-Martin de Tours rejaillit sur le prestige du bienfaiteur, confortant sa légitimité [15].

Dès le haut Moyen Âge, plusieurs dédoublements s'opèrent, déléstant quelque peu ce qui a pu être qualifié de « Martinopole ». Grégoire de Tours a consacré entre 573 et 581 une autre basilique dédiée à Saint-Julien de Brioude, son saint auvergnat pour lequel il nourrissait une dévotion particulière : en bord de Loire, à mi-chemin de l'ancienne cité réunissant castrum et cathédrale, elle dispose du même système de matricule fournissant le vin et la nourriture nécessaires. Restaurée et passée à l'obédience clunisienne en 942 à l'initiative de l'évêque Théotolon, ami de l'abbé Odon, plusieurs fois reconstruite, elle dispose d'une hôtellerie, d'une infirmerie et d'un médecin en son sein. En 1024, un certain Gautier de Tours, rentrant d'un pèlerinage à Jérusalem, lui donne le domaine de Saint-Loup, dans la varenne de Saint-Pierre-des-Corps : l'infirmier du monastère y établit un logis pour recevoir les convalescents et en tirer les revenus destinés à l'apothicaire [16].

C'est principalement du reste au XI^e siècle, donc de manière précoce par rapport à bien d'autres cités pour lesquelles la « floraison hospitalière » ne se manifeste qu'à partir du siècle suivant, qu'apparaissent des créations nouvelles. D'abord directement issues de Saint-Martin.

Ainsi, en 1002, le trésorier et grand constructeur de l'abbaye martinienne, Hervé de Buzançais (944–1014), cède un « beau terrain », près d'une ancienne chapelle à Beaumont en allant vers le Cher, aux moniales de l'Escrignole, ce qui décongestionne le bourg abbatial et permet d'installer une « aumône », où plusieurs médecins seront présents : en 1184 on y repère un maître parisien et son confrère Renaud de Mirebeau et, en 1261, Pierre Guillot, originaire de Loches, semble s'y être fixé [17].

Alors que Bérenger de Tours (vers 998–1088), neveu du trésorier de Saint-Martin et maître de son école, célébré « pour l'excellence de son art médical », mais condamné par la papauté pour ses positions matérialistes et ses mises en doute théologiques, avait été contraint de se retirer sur l'île Saint-Cosme, en aval de la Loire à quelques kilomètres à l'ouest [18], quatre ans après sa mort, un autre médecin (physicus), Hugues, y fonde un avec quatre autres chanoines un prieuré destiné aux religieux devant « se rétablir », selon les termes de la Grande chronique de Tours [19]. Adjoignant le patronage de l'autre saint thérapeute, Damien, l'ensemble comprend une hôtellerie, et l'accueil des malades, accompagnés d'un médecin et d'un chirurgien, y est attesté jusqu'au XVIII^e siècle. Sur son chemin, la crypte de l'église Notre-Dame la Pauvre (ultérieurement devenue « la Riche » : tout un programme !) offrait au visiteur de vénérer le tombeau de saint Gatien, premier évêque de Tours († 304) tandis que la source qui en jaillissait était censée guérir les ophtalmies. On a supposé que se trouvait également là, dès cette époque, un hospice dédié au Saint-Esprit, détruit entre la fin du XIV^e siècle et le début XV^e siècle [14]. En 1420, le pape accorde une indulgence afin de susciter des aumônes pour sa reconstruction [11].

À l'opposé, sur la rive droite de la Loire avant le pont permettant d'accéder au castrum et à la cathédrale, l'ermitage fondé par saint Martin vers 372 sur une ancienne station routière constituait également une étape « majeure » : le « grand monastère », Marmoutier. Grand par son rayonnement spirituel, son emprise spatiale et par l'ampleur de sa communauté jouxtant un second monastère, féminin, impressionnante par les dimensions de ses successives

églises : la dernière, avec ses 127 m de long, constituait au XIII^e siècle l'une des plus vastes de la chrétienté. Conformément à la règle bénédictine, une infirmerie au chevet de l'abbatiale y est attestée au moins depuis le XI^e siècle et, après un premier bâtiment construit au X^e siècle, une hôtellerie à l'entrée occidentale de ce vaste complexe, offrait sur deux niveaux de plus de 1000 m² un gîte aux laïcs, où les plus souffrants pouvaient finir leurs jours, disposant d'un cimetière adjacent [20].

Outre le redoublement du culte martinien sur place, une grotte du coteau dédiée au Sept-Dormants, démarquant celle des martyrs orientaux revenus à la vie de longues années après leur sacrifice, y était également vénérée pour leurs vertus envers les malades de toutes sortes : boiteux, paralytiques, lépreux, etc. [21]. Une léproserie sous le vocable de Sainte-Radegonde est également citée dès 1060 [22].

Ainsi, pourvue de manière exceptionnelle, à la mesure de la morbidité artificiellement grossie par la fréquentation des pèlerins, on comprend que l'hôtel-Dieu épiscopal ou canonial ne soit éclairé par la documentation qu'à partir du XII^e siècle : une première mention en 919, dans un acte du roi Charles le Simple (879–929) reste difficile à interpréter, et c'est d'abord au titre de « Maison de l'Aumône » ou « Aumône de Saint-Maurice » que cet établissement reste tardivement qualifié [23]. Est-ce à dire un rôle initialement limité à la distribution de vivres et d'aides provisoires ? Situés au sud d'anciens thermes romains, face à l'entrée de la cathédrale, précédant leur démolition au XIX^e siècle, les bâtiments ont été la proie de plusieurs incendies, avant 1209, à nouveau en 1364, et encore rénovés en 1452 : un phénomène courant pour des constructions largement en bois, mais d'un risque accru par la proximité de cuisines fonctionnant à vaste échelle. Un plan de son dernier état reconstitué montre l'existence de deux grandes salles pour les hommes et les femmes, séparées par des cours autour desquels se répartissent les communs sur plus d'une cinquantaine de mètres. À la fin du XVII^e siècle, sa capacité est évaluée à 60 lits, sans doute par salle, décrites à trois nefs (chacune ?) au sol dallé, permettant l'entretien de 150 malades [14]. Soumis à une gestion rigoureuse sous l'égide du chantre du chapitre au XIII^e siècle, sous le regard des rois et des papes qui lui accordent des privilèges avant que les prélèvements fiscaux de la ville lui soient affectés en 1533, ce « refuge des pauvres, des enfants abandonnés et autres misérables personnes », ce soulagement des malades » est doté de revenus fonciers étendus à l'Épinay, Vouvray, Savonnières, Ballan, etc. Mais, si « célèbre pour son soulagement des malades et ses bienfaits », comme le répètent les formules qui lui sont adressées, il demeure toujours présenté comme « succombant sous la charge, réduit à tous les excès de détresse, craignant en permanence de ne plus satisfaire aux besoins exigés » [23]. . .

Seulement datable du XII^e siècle par les vestiges partiels de sa chapelle romane extrêmement soignée, agrandie en une double nef de trois travées, dotée d'une voûte et de colonnes engagées surmontées de chapiteaux de qualité, la léproserie Saint-Lazare, se situe, comme les 56 autres établissements de lépreux identifiés dans le diocèse, en connexion directe avec les voies de circulation [24]. Non loin du Cher, dont les crues fertilisent les pacages alentour et qui forme une artère d'approvisionnement importante

pour la ville. La communauté des lépreux et des valides qui les assistent bénéficie là d'un espace d'exploitation agricole d'accès direct permettant une protection religieuse aux victimes chroniques de la maladie, le sens de l'exclusion n'étant réellement acté qu'à la fin du Moyen Âge : c'est seulement en 1455 que le Corps de Ville interdit aux lépreux de venir dormir avec leurs conjoints ou résider avec leur famille. On y compte encore seize malades en 1478 [25,26]. Proche du Pont Guyon enjambant alors le ruisseau de l'Archevêque, sur la route de Tours à Saint-Avertin au sud de la ville en direction du Cher et de Loches, sa situation idéale est comparable à celle d'autres prieurés ou aux nouvelles petites aumôneries désormais fondées au XIII^e siècle par des laïcs : telle l'aumônerie Saint-Sauveur vers Pont-Cher, précisément près du Petit Cher, dotée en 1212 par un bourgeois de Tours, Pierre Michel, avant d'être transférée à l'ordre pour la Rédemption des Captifs (les Trinitaires) ou encore celle de Saint-Jean-des-Ponts, créée en 1253 par Jean de Pontlevoy, au faubourg Saint-Symphorien sur la rive nord de la Loire [14].

Enfin, c'est bien au-delà de Saint-Lazare que le surgissement épidémique de la Peste noire en 1348 prolongée par ses récurrences de plusieurs siècles (1402, 1415–1426, 1453–1459, etc.) conduit à établir un lieu de quarantaine, le Sanitas, qui a laissé son empreinte dans la toponymie de la ville moderne, avant l'affectation en 1498 d'un hôpital pour enfants (La Madeleine) à l'est de la ville, qui disparaît en 1824 avec creusement du Canal du Berry [27,28]. Un second Sanitas, datant de 1520, a laissé sa place à l'Hospice de la Charité à l'ouest en 1656, permettant d'assainir un quartier marécageux, site de l'actuel hôpital Bretonneau. On ignore, en revanche, si la préceptorie de Saint-Jean de Jérusalem (en cœur de ville, aujourd'hui rue des Aman diers), prenant la suite d'un établissement templier, a eu quelque fonction d'assistance [14].

Avec ses 16 paroisses établies au Moyen Âge, une population estimée à près de 16 000 habitants (19 661 en 1790, dont 1200 hospitalisés et 5884 « pauvres » recensés) [7], la densité hospitalière de Tours représente plus du tiers des lieux du diocèse spécifiquement voués à l'assistance. Cette densité, sa répartition géographique, au cœur et en périphérie de la ville, a participé de façon motrice à la « fabrique » urbaine et sociale de Tours. Elle ne sacrifie en rien à l'importance décelable de la pratique médicale et de son enseignement.

Des médecins réputés

L'archéologie en apporte l'assurance matérielle par le biais de l'analyse ostéologique : les médecins et les soignants qui les accompagnent sont bien présents dans les établissements tourangeaux et, quels que soient leurs moyens, ils ne renoncent pas. Avant de suivre le parcours de quelques-uns, deux exemples de sites cimétériels pourront l'illustrer.

Touchant au diagnostic, tout d'abord, les squelettes des individus inhumés à Saint-Lazare, durant la période médiévale, confirment la pertinence des cas reconnus : 29 cas de lèpre sur 39 sujets (12 hommes/8 femmes/9 indéterminés) avec un pic de mortalité entre 20 et 29 ans à majorité féminine [25,29].

À Saint-Côme, où 413 sépultures pour 457 individus ont été mises au jour par les fouilles de Bernard Dufay entre 2009 et 2015, l'analyse ostéologique effectuée par Samuel Bédécarrats a révélé la prévalence d'individus plus âgés, hommes et femmes, présentant des proportions significatives d'hyperostose (calcification du rachis), d'enthésopathie (tendons), de lésions des membres (pieds et mains) dans une prévalence élevée de 20 à 40 pour 1000 et dont 42 % manifestaient des réactions périostées (infections, maladies articulaires, dysplasies, etc.). Alors que les arthropathies touchaient 86 % individus les plus jeunes (< 40 ans), des abcès osseux, ostéomes, ostéoblastomes (corollaires de cancers très douloureux) étaient présents de façon indifférenciée, mais pour autant pouvaient conduire à des interventions visibles : réductions de fracture pour 19 % de l'ensemble, principalement les fibula et fémurs droits. Enfin, six trépanations y ont été pratiquées suivies de cicatrization osseuse, donc survie [25,26,29]. On sait ici la présence du médecin Hugues (Hugo physicus) qui a exercé à Saint-Martin : après Eudes de Meung (-sur Loire), inconnu par ailleurs, un répertoire sur Les vertus des plantes, placé sous la signature d'un auteur antique pseudépigraphé (Macer Floridus), mais écrit entre 849 au plus tôt et avant 1112, lui est attribué. Il décrit les propriétés, les usages et modes de préparation de 77 végétaux de l'armoise (diurétique et emménagogue) à l'aloès (purgative, cicatrisante – en poudre – stomachique et fortifiante) [16,30].

Plus d'une douzaine de noms d'hospitaliers ou d'infirmiers ressortent des documents relatifs à Marmoutier pour le seul XI^e siècle. Mais ce sont surtout les médecins, qui y ont été formés ou y ont enseigné dans l'école attestée depuis la fin du X^e siècle avec l'écolâtre Hincmar, qui en ont fait la renommée. La médecine figure au programme à côté des arts libéraux (grammaire, logique, rhétorique, arithmétique, géométrie, astronomie/astrologie, musique), de la théologie et du droit canon [16,31].

C'est d'abord comme praticiens – et après tout, là est l'essentiel de l'art ! –, appelés au chevet des grands, que s'est forgée leur réputation. Parmi la quinzaine d'entre eux connus, là encore pour le seul XI^e siècle, on retiendra : Jean [surnommé Le Sourd] qui, vers 1020, soigne le vicomte de Châteaudun, puis le comte d'Anjou Geoffroy, et assiste la mort du roi Henri I^{er} en 1059 ; Tetbert, Frodo, ou Ingo, qui interviennent tour à tour pour des maladies données pour « graves » auprès du vicomte du Mans, du comte d'Anjou, des sires de L'île-Bouchard, de Saint-Christophe ou de Château-Renault. La poursuite de leur carrière montre leur rayonnement au-delà de la Touraine : le médecin Rainier se rend à Vendôme où l'abbaye conserve de nombreux manuscrits médicaux sans compter la précieuse relique de la « Sainte-Larme » du Christ (celle émise lorsqu'il a pleuré en apprenant la mort de son ami Lazare) et vénérée contre toutes les maladies oculaires, bien sûr ! En Anjou, Jean, appelé à devenir abbé de Saint Nicolas d'Angers en 1118, soigne le sire de Château-Gonthier ; en Chartrain, où l'impulsion médicale de l'évêque Fulbert est tout aussi manifeste et les échanges multiples ; et jusqu'en Normandie, avec Guillaume Firmat (1026–1103), issu de la noblesse tourangelle, qui, après un détour par Jérusalem, gagne Laval et Mortain ; avec Gilbert Maminot, futur évêque de Lisieux (1077–1101) et surtout médecin du duc Guillaume le Conquérant [16,32].

Parmi ces figures, le personnage de Raoul « Malcouronné » ou « Le Clerc », issu de l'importante famille normande des Giroie (ou Géré), doit ses surnoms autant à la pratique des armes durant sa jeunesse (« mal tonsuré ») qu'à sa grande réputation de savant (« clerc »). Enfant à la mort de son père en 1035, son frère aîné Guillaume est le principal restaurateur du monastère bénédictin de Saint-Évroult-en-Ouche en 1050. Malheureux Guillaume, du reste, car après les lourds reproches qu'il eut formulés à l'encontre du seigneur de Bellême et d'Alençon, Guillaume Talvas, lors de ses secondes noces après avoir étranglé sa première épouse en pleine rue, Raoul a dû soigner les lourdes mutilations (yeux crevés, nez et oreilles coupées...) infligées à son frère par cette brute aussi féroce qu'irascible (selon les clercs qui l'ont dépeint...). Avec succès, puisque ce dernier peut ensuite se rendre à Jérusalem (et en revenir). Raoul s'est instruit de façon remarquable en lettres (grammaire et dialectique) ainsi qu'en sciences (astronomie et musique) auprès des principales écoles de France, à Reims et à Chartres où il bénéficie d'un revenu canonial : il exerce peut-être à l'hôpital du chapitre cathédral. Il poursuit en Italie jusqu'à Salerne, pôle majeur de l'enseignement médical en Occident, et ne trouve là, pour seule limite à son savoir, que le domaine de la gynécologie-obstétrique, a priori plutôt éloigné du regard des savants ou des praticiens masculins... Encore faut-il accepter de suivre son biographe, Orderic Vital, selon lequel, seule une sage-femme, que l'on s'est plu à identifier comme Trotula, auteur(e ?) aussi célèbre que mystérieux(-se ?) d'un Traité de médecine des femmes, serait parvenu(e ?) à l'égaliser ! Après avoir exercé ses talents de thérapeute en Normandie, il entre à Marmoutier où il retrouve l'ancien doyen du chapitre cathédral de Chartres, Albert, devenu abbé. En 1059, Raoul obtient la permission de rejoindre son neveu, Robert de Grandmesnil, qui dirige Saint-Évroult. Atteint de lèpre, il se voit confier un ermitage en compagnie d'un autre moine savant, Goscelin, et de deux cousines. Il revient à Tours en 1061 après le départ de Robert en Italie du sud et finit ses jours à Marmoutier au plus tard en 1068. Il a pu croiser et même enseigner à plusieurs confrères déjà évoqués [33].

Précédant d'une vingtaine d'années l'essor des traductions des textes arabes et grecs, un tel parcours amorce le renouveau scientifique médiéval : une intense quête de connaissances qui conduit les hommes et les idées de la Loire vers la Méditerranée et inversement : on l'observe à la même époque entre Tours et Orléans, avec la guérison du fils du roi Philippe I^{er}, Louis le Gros, obtenue par les soins d'un médecin alors venu d'Afrique du Nord [34].

Un autre, et dernier exemple, peut être trouvé un siècle plus tard avec Pierre, médecin attesté à l'hôtel-Dieu (ou « Aumônerie » !) Saint-Maurice. Ce Petrus medicus est le probable destinataire d'une lettre de Pierre de Blois (v. 1135–1203). Élève de Jean de Salisbury à Chartres, au service de la cour anglo-angevine des Plantagenêt – rien moins qu'Henri II et Aliénor d'Aquitaine –, celui-ci lui adresse vers 1170 un patient, Gelduin, seigneur d'Amboise [4].

Il vaut d'en citer le contenu à partir du texte latin pour s'immerger dans le cadre quotidien de la pratique.

« Ne sois pas froissé que je t'indique le cours de cette maladie et que je te dise les symptômes que j'ai remarqués et qui peuvent te renseigner et être d'utile secours

en cette occurrence. Le tort, trop commun aux médecins, est d'avoir des opinions différentes en présence du malade ; au point que si trois ou quatre d'entre eux sont requis, jamais ils ne sont du même avis : ni sur les causes du mal ni sur les soins à prescrire. Il importe donc que nous soyons l'un et l'autre parfaitement d'accord dans nos actes et dans nos paroles [...].

Tu reconnaîtras qu'il est atteint d'une fièvre hémitritée moyenne, car bien qu'il souffre continuellement, il a des accès de trois heures en trois heures. Tu sais que si c'était la petite fièvre hémitritée qui proviendrait d'un phlegme corrompu dans les vaisseaux, il n'y aurait pas ces accès tierces. Si c'était au contraire la grande hémitritée, provoquée par la putréfaction du mélancolique à l'intérieur et par l'extérieur, le malade aurait perdu l'usage de ses membres et ses dents bougeraient.

Il est donc évident qu'on est en présence de la moyenne hémitritée causée par la corruption de la bile dans les vaisseaux et dans l'estomac, car si la corruption était dans le foie, l'urine serait rare, rouge et brûlante. Or, puisque cela n'est pas, la cause du mal réside dans les vaisseaux et l'estomac [...].

Dès que je suis arrivé, j'ai fait ouvrir la veine hépatique et, puisque le mal était dans sa période d'aggravation, je ne me suis pas servi de purgatif, mais d'huile violat que j'ai appliquée sur le cœur, le foie et le front... La décoction de casse et des écorces de myrobolans et de citrons avec des cheveux de Vénus, et des semences de courge, de limon et de melon est excellente... La diète doit être très sévère. Une tisane avec un peu de mie de pain trempée trois ou quatre fois dans de l'eau. Aux pieds des fomentations de mauve, de violette et de pavot... Si la chaleur se porte à la tête, rase les cheveux et frotte le crâne, le front et les tempes avec de l'eau de rose.

Si je t'écris tout cela, ce n'est pas que tu manques de savoir, mais pour que tu sois plus résolu et que le traitement qui sera décidé après notre consultation soit accepté plus facilement du malade » [35].

Nonobstant la commodité géographique de la consultation, Tours se trouve donc au plus haut niveau pour se voir recommander par de tels correspondants, au premier plan. Cette sollicitation de tous les instants va susciter à Tours en 1163, en présence du pape Alexandre III, l'interdiction réitérée aux réguliers (moines et chanoines) de sortir du cloître pour apprendre ou enseigner le droit et la médecine [11]. Toutefois, la mesure n'empêche pas l'exercice interne et les dérogations en seront courantes, comme on le voit avec Simon Fumière, maître en médecine et chanoine de Saint-Maurice, exerçant à Saint-Martin au XV^e siècle après avoir accompagné le maréchal de Boucicaut dans ses campagnes [4,36]. Elle conduit à une laïcisation de la profession et dès 1408, le roi Charles VI octroie des statuts aux barbiers et chirurgiens de Tours formant ainsi une corporation autocontrôlée par l'examen d'un jury conférant l'autorisation de pratiquer [37].

Le sentiment croissant des besoins sanitaires de la ville fait requérir de nombreux praticiens avec lesquels des franchises ou des appointements publics peuvent être négociés au prix équivalent à la solde d'un capitaine (100 livres tournois annuelle en 1460). Mais désormais, les

filis de familles tourangelles enrichies partent acquérir leurs diplômes ailleurs, à Montpellier ou à Paris, avant de bénéficier de l'ascension sociale que leur confère la présence de la cour où ils sont appelés à servir, à l'instar du fils du receveur de la ville de Tours, Adam Fumée, dont la carrière, surtout politique, s'étend de Charles VII à Charles VIII [4,36]. Une tendance accrue avec l'entourage de l'hypocondriaque Louis XI au Plessis-lès-Tours sous la houlette du rude et ambitieux Jacques Coitier (vers 1430–1506), « ministre de la santé royale » [4]. Une nouvelle demande émerge, du moins plus visible à travers la documentation : celle de la pharmacie, ouverte librement à tous, en faveur de laquelle les édiles accordent des privilèges ou des exonérations incitant les apothicaires à s'installer [36]. Naissance d'une politique publique de santé qui n'échappe pas pour autant aux contraintes... économiques ou commerciales, modernité oblige !

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] S Sévère. Vita Martini. Éd. et trad. par Jacques Fontaine J. Paris, Sources chrétiennes, 133;1967-1969.
- [2] Vie de la vénérable Jeanne-Marie Maillé par son confesseur Martin de Boisgaultier. Éd. Acta sanctorum, Martii, III. Anvers: Société des Bollandistes; 1668. p. 734–62.
- [3] Vauchez A. Une sainte femme du Val-de-Loire à l'époque de la guerre de cent ans. In: Idem, Les laïcs au Moyen Âge. Paris: Pratiques et expériences religieuses; 1987. p. 225–36.
- [4] Wickersheimer E. Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Âge. Genève-Paris; 1979 [1936].
- [5] Tours de G. Libri Historiarum X. In: Bruno Krusch B, Levison W, editors. Monumenta Germaniae Historica. Hanovre: Scriptorum rerum merovingicarum; 1951.
- [6] Tours de G. Liber de virtutibus sancti Martini. Miracula et opera minora. In: Krusch B, editor. Monumenta Germaniae Historica. Hanovre: Scriptorum rerum merovingicarum; 1975.
- [7] Chevalier B. Histoire de Tours. Toulouse; 1985.
- [8] Ode Cluny. Vita sancti Gregorii episcopi Turonensis. In: Patrologia latina, 71, col. 115-128.
- [9] Hebernus, Patrologia latina, 129: 1032-1052.
- [10] Touati F-O. Raban Maur et la médecine carolingienne. In: Depreux P, Lebecq S, et al., editors. Raban Maur et son temps. Turnhout; 2010. p. 173–202.
- [11] Imbert J. Histoire des Hôpitaux en France. Toulouse; 1982.
- [12] Touati F-O. Guérisons et apparitions en Orient et en Occident. Réflexions sur l'incubation (Ve–XXe siècles). In: Purifier, soigner ou guérir ? Maladies et lieux religieux de la Méditerranée antique à la Normandie médiévale – Regards croisés. Rennes: éd. Chapelain de Seréville-Niel C. et al; 2020 [153-168 et 297-298].
- [13] Pietri L. La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle. Naissance d'une cité chrétienne. Rome; 1983.
- [14] Ranjard R. La Touraine archéologique. Tours; 1930.
- [15] Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise. Paris: éd. Halphen L. et Poupardin R; 1913.
- [16] Dubreuil-Chambardel L. Les médecins dans l'ouest de la France aux XI^e et XII^e siècles. Paris; 1914.
- [17] Cartulaire des Bénédictines de Beaumont-lès-Tours. Paris: éd. Fleuret A; 1898.
- [18] Berengarius Turonensis, oder eine Sammlung ihn betreffender Briefe. Hambourg: éd. Sudendorf H; 1850.
- [19] Grande Chronique de Touraine, Chronicon Turonense magne. Salmon A, editor. Recueil des chroniques de Touraine. Tours: Tours; 1854 et Supplément; 1856.
- [20] Lorans É, Creissen T. Marmoutier, un grand monastère ligérien (Antiquité-XIX^e siècle). Orléans; 2014.
- [21] Lelong C. L'abbaye de Marmoutier. Tours; 1989.
- [22] Mercier R. Lépreux et maladreries de Touraine. Bulletin de la Société archéologique de Touraine, XXIX;1944-1946.
- [23] Giraudet E. Histoire de l'assistance publique à Tours. Bulletin de la SHAT, II; 1871-1873.
- [24] Touati F-O. Archéologie et architecture hospitalières de l'Antiquité tardive à l'aube des temps modernes. Paris; 2004.
- [25] Galinié H. Tours antique et médiéval, lieux de vie, temps de la ville, 40 ans d'archéologie urbaine. 30^e supplément à la Revue archéologique du Centre de la France. Tours; 2007.
- [26] de M, Tours. Le rayonnement de la cité, catalogue de l'Exposition au Musée des Beaux-Arts de Tours. Tours-Milan; 2016.
- [27] Giraudet A. Des anciennes pestes de Tours (580–1659). Tours; 1854.
- [28] Giraudet E. Histoire de la ville de Tours. Tours; 1873.
- [29] Bédécarrats S. Prise en charge des malades et pratiques chirurgicales médiévales dans le centre de la France – approche historique et paléopathologique. Thèse de doctorat. Université de Tours; 2020.
- [30] Eudes de Meung [Odo Magdunensis], De viribus herbarum. Leipzig: éd. Choulant L; 1832.
- [31] Le livre des serfs de Marmoutier. Tours: éd. Salmon A; 1865.
- [32] Vital O. Historia Ecclesiastica. In: Chibnall M, editor. The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis. II: Oxford; 1969 [traduction française: Du Bois L.-F., Histoire de Normandie. Caen-Paris; 1826].
- [33] Touati F-O. Raoul Mal Couronné de Marmoutier, Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Touraine; 2015. p. 28.
- [34] Touati F-O. Un médecin d'Afrique du Nord à la cour capétienne. In: De l'homme, de la nature et du monde. Mélanges d'histoire des sciences médiévales offerts à Danielle Jacquart. Genève; 2019. p. 413–24.
- [35] Pierre de Blois, Epistula XLIII, éd. Patrologia latina, 207:126-127.
- [36] Chevalier B. Tours, ville royale (1356–1520). Origine et développement d'une capitale à la fin du Moyen Âge. Louvain-Paris; 1975.
- [37] Boutineau FE. Un trait des mœurs chirurgicales en Touraine au XVI^e siècle. Tours; 1899.